

LA MARQUISE DE SABLÉ (1598-1678)

Par Christian Péligrý¹

LES DÉBUTS, L'ENTRÉE DANS LE MONDE

Le nécrologe de Port-Royal nous apprend que Madeleine de Souvré mourut « le 16 janvier 1678, à l'âge de soixante-dix-neuf ans ». C'est donc en 1599 ou même plus tôt, dès 1598, que l'on peut situer la date de sa naissance ; son père, Gilles de Souvré, marquis de Courtenvaux, maréchal de France, était gouverneur de la province de Touraine où elle naquit probablement et où elle passa son enfance en compagnie de ses frères et de ses sœurs. Dès 1610, après que Gilles de Souvré eut été nommé gouverneur du Dauphin par Henri IV, la jeune Madeleine devint demoiselle d'honneur de Marie de Médicis ; Mme de Motteville écrit dans ses « Mémoires » qu'elle « étoit une de celles dont la beauté faisoit le plus grand bruit quand la reine [Anne d'Autriche] vint en France [en 1615]. Mais, si elle étoit aimable, ajoute-t-elle, elle désiroit encore plus le paraître »¹. Mlle de Scudéry, qui lui donne le nom et les traits de Parthénie, princesse de Salamis, dans « le Grand Cyrus », ne tarit pas d'éloges sur sa beauté physique et sa grâce, l'aura qui émanait de sa personne : de beaux yeux, une gorge la plus belle du monde, un teint admirable, des cheveux blonds, une bouche fort agréable, « avec un air charmant et des souris fins et éloquents qui faisoient connaître la douceur ou la

¹ Christian Péligrý est membre de la Société et directeur de la Bibliothèque Mazarine.

malice qui étoient dans son âme »². Un dessin de Daniel Dumonstier, l'un des grands portraitistes de cette période, nous en fournit une belle interprétation³. D'abord fiancée à Fontenay-Mareuil, elle dut épouser contre son gré Philippe-Emmanuel de Laval, marquis de Sablé, le 9 janvier 1614. Le mariage fut un échec car le mari empressé délaissa bientôt son épouse, la trompa et la rendit profondément malheureuse. Celle-ci se retira alors dans le château que le marquis lui avait donné en bien propre, au moment du mariage, « en cas qu'il mourust avant elle »⁴ ; mais il faut savoir que la marquise ne vécut pas dans le château élégant que nous connaissons aujourd'hui, construit entre 1715 et 1741, à la demande de Jean-Baptiste Colbert de Torcy, qui en était devenu le nouveau propriétaire. Elle quitta en réalité la cour pour se réfugier dans le château médiéval qui subsistait encore au XVII^e siècle et que représente un dessin à la plume, toujours visible dans le bureau du maire de Sablé-sur-Sarthe ! La demeure, qui paraît sévère, presque sinistre, fut vendue dès 1648, rachetée en 1654 par Abel Servien, l'un des négociateurs des traités de Westphalie, qui porta désormais le titre de marquis de Sablé⁵, puis, au début du XVIII^e siècle, elle passa aux mains du neveu du grand Colbert qui démolit la forteresse du Moyen Âge pour élever à sa place une résidence plus conforme à ses goûts et au goût de l'époque. Nous n'avons guère de détail sur cette retraite effectuée par la marquise, vers 1618-1620 : combien de temps demeura-t-elle sur ses terres ? Nous l'ignorons. Il y eut sans doute plusieurs séjours entrecoupés de voyages à Paris. Nous savons seulement qu'au moins l'un de ses enfants fut baptisé dans l'église de Sablé et qu'elle gardait ses anciennes relations ; elle fut courtisée par le duc Henri de Montmorency qui un jour entra chez elle non par la porte mais « en voltigeant par la fenêtre » selon Tallemant des Réaux, toujours bien informé⁶ ! La marquise ne le repoussa point, au début, mais elle rompit brusquement avec lui, lorsqu'il la blessa dans sa fierté de femme ; malgré les apparences, elle ne dut pas rester insensible à

la triste fin que connut Montmorency, décapité à Toulouse sur la place publique pour avoir bravé l'autorité du roi et celle de Richelieu⁷. Elle se consola avec le marquis d'Armentières qui fut son dernier amant, tué dans un duel, en février 1639, et dont elle aurait eu une fille⁸. Notre infortunée Parthénie finit par oublier ses malheurs conjugaux, se régénéra dans sa retraite provinciale et reparut dans le monde, plus éblouissante que jamais. Les contemporains de la marquise de Sablé ont loué, d'une façon unanime, sa beauté mais plus encore la vivacité de son esprit et le charme de sa conversation. Ses qualités personnelles lui donnaient une autorité que n'entamaient pas ses aventures amoureuses. Elle fréquenta très tôt l'hôtel de Rambouillet, rue Saint-Thomas-du-Louvre, où se réunissaient à partir de 1620 un petit nombre de lettrés, au premier rang desquels Chapelain, Conrart, Balzac, Voiture, et la fine fleur de l'aristocratie dont faisaient partie Mme de Combalet, nièce de Richelieu, Anne Geneviève de Bourbon, future Madame de Longueville, et Charlotte de Montmorency, épouse du prince de Condé, que l'on appelait Madame la Princesse. Son amitié très vive pour Julie d'Angennes faillit, un jour, la brouiller avec Anne Doni d'Attichy qui devint en 1637 la comtesse de Maure. Chapelain ne la rencontra qu'assez tard, en mai 1639. Ce fut un éblouissement ; « je connois cette femme depuis deux mois seulement, et je suis bien marry de ne l'avoir pas connue il y a vingt ans. C'est une Vittoria Colonna et au-delà en matière de prose et sans doute il n'y a point de dame en France qui ait tant d'esprit ny tant de belles connoissances »⁹. Parmi les figures de femmes qui entouraient Mme de Rambouillet, la marquise de Sablé fut sans nul doute l'une des plus marquantes, celle qui mérite de retenir aujourd'hui notre attention et d'occuper une place non seulement dans la vie littéraire mais aussi, nous le verrons, dans la vie religieuse de son temps.

UNE MALADE IMAGINAIRE

Au-delà des éloges dithyrambiques recueillis sur la marquise, il convient pourtant de ne pas occulter certains aspects de sa personnalité qui paraissaient déjà un peu étranges à ceux qui la côtoyaient. Tallemant des Réaux, dont la plume alerte manque souvent de bienveillance, se complaît à nous décrire les frayeurs de cette malade imaginaire que fut la marquise de Sablé ; personne, à vrai dire, n'ignorait, dans son entourage, qu'elle éprouvait à l'égard de la maladie et de la mort une crainte permanente, irraisonnée, excessive sans doute. Tous les témoignages confirment la véracité des « Historiettes », et l'on sait qu'une telle inquiétude faisait l'objet de petites plaisanteries de la part des habitués de l'Hôtel de Rambouillet. Le moindre rhume interrompait tout commerce avec ses amis ; un jour elle relégua dans sa chambre Mlle de Chalais, sa dame de compagnie, parce que celle-ci commençait à nasiller et qu'elle ne voulait pas prendre le risque de tomber malade, à cause d'un rhume encore virtuel . La peur de la contagion l'affolait. Il lui arrivait de passer à la flamme une lettre qui aurait pu être porteuse de miasmes ; Vincent Voiture, qui venait de passer quelque temps au chevet du petit-fils de Mme de Rambouillet, mort de fièvre pestilentielle, lui écrivait, autant pour la rassurer que pour la taquiner : « J'ai peur que vous ne vous épouvantiez trop. Sachez donc que moi qui vous écris, ne vous écris point, et que j'ai envoyé cette lettre à vingt lieues d'ici pour être copiée par un homme que je n'ai jamais vu »¹⁰. Elle obligeait les médecins qui lui rendaient visite à revêtir une robe de chambre propre au lieu de leur manteau, n'hésitant pas à purifier l'air de la pièce, après leur départ, en y faisant brûler du genièvre. Mlle de Montpensier dans l'« Histoire de la princesse de Paphlagonie », retrace fidèlement les occupations quotidiennes de la comtesse de Maure et de son inséparable amie, Madame de Sablé : « Il n'y avoit point

d'heures où elles ne conférassent des moyens de s'empêcher de mourir, et de l'art de se rendre immortelles. Leurs conférences ne se faisoient pas comme celles des autres; la crainte de respirer un air ou trop froid ou trop chaud, l'appréhension que le vent ne fût trop sec ou trop humide, une imagination enfin que le temps ne fût pas aussi tempéré qu'elles le jugeoient nécessaire pour la conservation de leur santé, étoit cause qu'elles s'écrivoient d'une chambre à l'autre.»¹¹ Madame de Sablé consultait régulièrement les représentants du corps médical, La Mesnardière, Menjot, Cureau de la Chambre et bien d'autres. A partir du 25 décembre 1658, elle prit à son service Noël Vallant qui devint tout à la fois son intendant, son médecin et son secrétaire. Formé à l'Université de Montpellier, pétri des idées de Galien et d'Hippocrate, mais ne partageant pas complètement l'avis de ses confrères qui voulaient, envers et contre tout, saigner et purger, Vallant sut s'adapter aux exigences de son illustre patiente à laquelle il fournit une étonnante pharmacopée dont la poudre de vipère n'était pas la moindre des médecines¹². Bien qu'elle fût dévote et persuadée qu'il existait une autre vie, la marquise redoutait néanmoins la mort, « parce que, disait-elle, personne n'a jamais si bien conçu ce que c'est que le néant »¹³; elle n'assistait point à des funérailles, car la seule vue de cierges et de tentures la bouleversait, à tel point que lorsque la comtesse de Maure, sa meilleure amie, mourut en 1663, elle n'eut pas le courage de l'accompagner dans ses derniers instants. Philippe Sellier, qui a sondé la psychologie des précieuses, ne manque pas de mentionner à juste titre cette névrose phobique dont furent victimes Madame de Sablé et la comtesse de Maure¹⁴. Mais comment n'auraient-elles pas redouté la maladie et n'auraient-elle pas mis tout en œuvre pour s'en préserver, à une époque où la peste, le choléra, la petite vérole faisaient des ravages en Europe, à une époque où l'espérance de vie des Français, comme le rappelle Pierre Goubert, ne dépassait guère ou n'atteignait peut-être même pas vingt-cinq ans ? Sur cent enfants qui

naissaient, au début du règne de Louis XIV, dix seulement devenaient sexagénaires¹⁵. Destinée à briller en société et à recevoir les compliments des hommes, sensible à la beauté et à la douceur des choses, Madame de Sablé tremblait à l'approche d'une indisposition ou seulement à l'idée d'une altération de sa santé qui, en même temps que ses charmes lui aurait enlevé la place qu'elle occupait dans le monde.

LA CONVERSION

Après la mort d'Armentières en 1639 et celle de son mari, survenue le 5 juin 1640, la marquise manifesta les premiers signes de l'intérêt que suscitait en elle Port-Royal : en témoigne une lettre adressée à Madame de Guéméné le 10 septembre de cette même année, par la Mère Angélique, émue par les soucis, les chagrins, et sans doute une inquiétude religieuse dont venait de lui faire part Madame de Sablé : « la lettre de la marquise me semble fort sincère. Elle me fait une extrême pitié dans ses peines... Je vous supplie très humblement de prier pour elle. Il n'y a point de pareille charité que celle qui s'exerce vers les âmes qui retournent à Dieu »¹⁶. Mais la quête d'une religion plus exigeante ne devait s'affirmer que progressivement. C'est en 1643 que la marquise se trouva directement mêlée à l'histoire de Port-Royal, en fournissant à Antoine Arnaud l'occasion d'écrire un traité qui rencontra un immense succès auprès des amis de l'abbaye de Port-Royal. Le Père Rapin a d'ailleurs raconté l'évènement dans ses Mémoires¹⁷. Une simple conversation entre la marquise de Sablé et la princesse de Guéméné qui disputaient pour savoir si l'on pouvait, dans la même journée, communier le matin et se rendre au bal le soir, entraîna bien vite un débat auquel prirent part les confesseurs de l'une et de l'autre, le Père Sesmaisons et Jean Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran,

un jésuite contre un janséniste ! L'affaire prit de l'importance et entraîna l'intervention décisive du Grand Arnauld, sollicité du fond de sa prison par Saint-Cyran. La Rochefoucauld appela désormais ces deux dames, avec un brin d'humour, les fondatrices du jansénisme, puisqu'elles avaient été, involontairement, à l'origine de l'ouvrage intitulé « De la fréquente communion », véritable réfutation d'une pratique religieuse trop laxiste, à la lumière de la doctrine de Jansénius sur le péché et sur la grâce. Ce livre, dont le premier tirage fut épuisé en l'espace de quinze jours, constitue l'un des jalons de l'histoire de Port-Royal. Madame de Sablé connut à cette époque-là bien des misères: une succession difficile, un douaire à défendre contre ses enfants, en particulier contre Urbain de Laval, marquis de Boisdauphin, la nécessité de vendre la terre de Sablé, et surtout la perte d'un de ses fils, Guy de Laval, tué au siège de Dunkerque, en 1646, à l'âge de vingt-quatre ans. La marquise quitta la rue Saint-Honoré, près du Louvre, où elle habitait pendant sa jeunesse, pour s'établir place Royale avec son amie la comtesse de Maure qui ne jouissait guère d'une situation matérielle plus brillante que la sienne¹⁸. Elle continua la tradition de l'Hôtel de Rambouillet, recevant en toute indépendance des beaux esprits, des gens de bonne compagnie, des personnalités sans distinction de rang ni de parti : peut-être Voiture, à coup sûr La Mesnardière, Costar, Robert Arnaud d'Andilly, le duc d'Enghien et sa soeur, Nemours, Madame de Longueville, la future frondeuse, dont la présence inquiétait Mazarin qui note dans ses carnets qu'elle était très liée avec la Marquise de Sablé (*grande intelligenza con la marquesa di Sablé*) ajoutant même, toujours en italien : *si parla di tutti liberamente . Bisogna haver qualcuno là que possi avvertire di quello vi passerà*¹⁹ : « on y parle très librement de tout le monde. Il faut y avoir quelqu'un qui avertisse de tout ce qui s'y passera ». Cependant les craintes du cardinal n'étaient guère fondées car Madame de Sablé, lors de la Fronde, resta fidèle à la reine et à Mazarin. Celui-ci, qui savait

se montrer généreux, lui accorda, en 1650, une pension de deux mille écus, soit six mille livres tournois²⁰. Madame de Sablé n'avait pas rompu pour autant avec ses amis du camp opposé, car tout en prenant part aux intrigues, elle s'efforçait d'adoucir les divisions, d'apaiser les haines, de rapprocher les contraires. Le goût pour la conciliation nous apparaît comme une tendance profonde de sa nature. Une fois l'orage passé, elle retrouva sa petite cour d'autrefois, tout en fréquentant les Samedis de Sapho, et plus encore la société littéraire qui s'était formée au Luxembourg, autour de Mademoiselle, fille de Gaston d'Orléans. En 1652, elle abandonna la place Royale pour s'établir d'abord rue Saint-Thomas, puis en haut du faubourg Saint-Jacques, dans le monastère de Port-Royal où elle avait déjà effectué plusieurs retraites. C'est en 1656 qu'elle s'y installa définitivement²¹ après avoir fait construire dans l'enclos du couvent un logement qui lui permettait d'accéder à la tribune, d'où elle pouvait assister à la messe. Sa demeure, qui donnait d'un côté sur l'église et de l'autre sur la rue, traduisait bien son état d'âme, qui balançait entre la retraite et le monde. Elle se réserva sans aucun doute, comme le souligne Jean Mesnard, un des deux corps de logis où elle tenait son « salon » et qui « formait le dessus du chapitre, c'est-à-dire de la salle capitulaire de l'abbaye »²². Mme de Sablé usa de tout son crédit, de toute sa force de conviction et de persuasion, de tout le poids de ses anciennes amitiés pour réaliser ce projet singulier dont la Mère Angélique essaya, un moment, de la détourner. La cohabitation suscitait a priori quelque inquiétude sinon des réticences, car si la marquise pouvait en effet devenir, en cas de nécessité, une précieuse alliée, elle ne manquerait sûrement pas de perturber la communauté en lui imposant son train de vie, ses goûts, ses phobies, ses susceptibilités de grande dame. Les religieuses eurent la sagesse de se résigner; d'autre part la Mère Angélique se laissa attendrir par les qualités de cœur de cette pensionnaire un peu encombrante et se mit à l'aimer chaque jour davantage,

murmurant de façon intelligible, sur son lit de mort : « Ah, ma pauvre marquise »²³ ! En tout état de cause un contrat fut conclu, le 5 février 1656, qui réglait les modalités de cette installation. Benedetta Craveri observe très justement que le choix de Mme de Sablé devait faire école puisque jusqu'à la fin de l'Ancien régime, bon nombre de couvents abritèrent de nobles dames – veuves, séparées ou célibataires – en leur offrant à la fois le confort religieux, une sécurité matérielle à moindre coût et une totale indépendance²⁴.

« LE SALON DANS LE COUVENT »

« Installée désormais à Port-Royal, Mme de Sablé continuait d'entretenir d'excellents rapports avec le monde. A partir de 1659 elle disposa d'un médecin particulier, le docteur Vallant, d'une dame de compagnie, Mlle de Chalais et d'un personnel pour l'assister lors des réceptions qu'elle donnait. Mais ce n'était pas pour la finesse de sa table ni pour la richesse de sa pharmacie que tant de personnes venaient lui rendre visite ; on la recherchait pour son obligeance, sa politesse exquise, l'agrément de sa conversation, sa culture, son goût pour les choses de l'esprit, les conseils qu'elle donnait, les services qu'elle acceptait de rendre volontiers. Ce nouveau salon attirait, parmi bien d'autres personnalités, l'abbé d'Ailly, l'abbé Testu, Jacques Esprit, Cureau de La Chambre, la duchesse d'Aiguillon, Mme de Hautefort, la duchesse de Liancourt, Mr et Mme de Montausier, le prince et la princesse de Conti, La Rochefoucauld, Mme de La Fayette ; on y trouvait aussi Nicole, Arnaud, Gilberte Périer et Blaise Pascal. L'on abordait tour à tour les thèmes les plus variés, de la théologie à la physique, de la morale à la pédagogie, de la politique à la philosophie, sans négliger la confection de ces marmelades dont Mme de Sablé avait le secret ou encore l'élaboration d'élixirs destinés à combattre toutes sortes de maladies²⁵. Un jour le marquis de Sourdis fit une conférence afin

d'expliquer « pourquoi l'eau monte dans un petit tuyau », à la suite d'une expérience réalisée par Rohault; en novembre 1664, le même Sourdis proposa à l'assistance des « Questions sur l'amour » ; un autre jour, la marquise fit un discours sur les médecins de son temps qu'elle condamnait tous à l'exception de son propre médecin ; elle écrivit aussi un texte, aujourd'hui perdu, consacré à l'instruction des enfants. Les habitués de ce cercle pieux et savant parlaient, selon l'occasion, selon les invités ou l'humeur du moment, de questions touchant la foi ou les sacrements, dissertaient sur le calvinisme, le cartésianisme, sur tel ouvrage qui venait de paraître ou tel autre qui était en gestation. En 1662 Arnaud d'Andilly faisait lire à la marquise sa traduction de l'historien Flavius Josèphe ; la même année le Grand Arnaud lui soumettait le discours qui figure en tête de la première édition de la « Logique » de Port-Royal : « ce ne sont que des personnes comme vous que nous en voulons avoir pour juges », déclare-t-il à Mme de Sablé. Celle-ci, dont Mme de Motteville disait qu'« elle savait sonder les plis et les replis du cœur humain », aurait-elle sacrifié, elle aussi, à la mode des sentences ou maximes d'amour que venait de lancer Mlle de Scudéry dans « Clélie » ? Jean Lafond et Jean Lesaulnier ont fait justice de cette légende sans cesse reprise, de Victor Cousin à Emile Magne²⁶ ; grâce à La Rochefoucauld, à Mme de Sablé et à Jacques Esprit, ce qui n'était en effet qu'un jeu de société chez Mlle de Scudéry prenait ici la forme de réflexions, de pensées brèves que l'on consignait par écrit, que l'on s'échangeait, que l'on critiquait aussi, avec l'intention de faire œuvre commune, du moins au début. On s'interrogeait sur la passion, les différentes formes d'amour, l'amitié, sur la nature véritable de l'homme. La petite société qui se réunissait à Port-Royal fut alors le « grand laboratoire », pour reprendre l'expression de Sainte-Beuve²⁷, le creuset d'un genre nouveau dont la première mention remonte au printemps de l'année 1658 : mais à cette date La Rochefoucauld avait déjà communiqué à son amie le virus des sentences. C'est

lui qui publia ses maximes le premier, dès 1665; la cinquième et dernière édition de ce recueil parut en 1678, l'année même où l'abbé d'Ailly publia ses propres maximes avec celles de Mme de Sablé qui venait de mourir. Comme nous le verrons plus loin, la marquise s'inspirait d'un ouvrage espagnol, *El Oráculo manual* de Baltasar Gracián.

HISPANOPHILIE DE LA MARQUISE DE SABLÉ

Parvenu à ce stade de notre récit, il nous faut mettre en lumière un des aspects les plus originaux de la personnalité de Mme de Sablé : son inconditionnelle hispanophilie. Lors du mariage d'Anne d'Autriche et de Louis XIII, en 1615, « on trouvait [en France], nous dit Mme de Motteville, une si grande délicatesse dans les Comédies nouvelles et dans les autres ouvrages en vers et en prose qui venoient de Madrid, qu'elle avoit conçu une haute idée de la galanterie que les Espagnols avoient apprise des Mores »²⁸. Nous ne connaissons pas le contenu de sa bibliothèque, mais elle avait lu probablement le cycle des Amadis, la Diana de Montemayor et ses continuations, les « Guerres civiles de Grenade », de Ginés Pérez de Hita, toute une littérature susceptible d'enflammer son imagination et de nourrir son esprit romanesque. Longtemps elle fréquenta l'hôtel de Rambouillet où Vincent Voiture, surnommé affectueusement *El Rey chiquito*²⁹, par référence au dernier roi de Grenade, défendait avec ardeur, contre l'avis de Chapelain, la supériorité de la langue et de la littérature espagnoles sur la langue et la littérature italiennes³⁰. On sait que ces deux idiomes d'ailleurs, comme le confirment tous les ouvrages traitant de l'honnêteté, donnaient aux personnes qui les maîtrisaient un « je ne sais quoi » qui en faisait de véritables femmes et hommes du monde³¹. Un jour elle recommande à Mme de Longueville un jeune professeur d'espagnol pour que son fils puisse apprendre la

langue de Cervantès. Peut-être s'agissait-il de La Gravette de Mayolas qui avait dédié à la marquise en 1659 un recueil de sentences espagnoles ? La fin de la guerre menée contre le Habsbourg de Madrid, le traité des Pyrénées puis le mariage du jeune Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse soulevèrent à coup sûr dans notre pays, à Paris en particulier, un immense intérêt pour l'Espagne. On en jugera par l'augmentation spectaculaire des livres hispaniques alors imprimés dans la capitale et par la diffusion d'un matériel pédagogique considérable destiné à enseigner la langue de nos voisins. A cette époque Scarron écrivait, en exagérant quelque peu, à Mr de Marigny : « on n'a pas acheté des grammaires Espagnoles pour 50.000 livres comme vous dites, mais il ne s'en faut guères... »³². Claude Lancelot lui-même, après avoir composé plusieurs manuels pour apprendre le latin et le grec, publia de façon anonyme, en 1660, une « Nouvelle méthode pour apprendre facilement et en peu de temps la langue espagnole »³³. Malgré un contexte plutôt favorable à l'Espagne, l'engouement de Mme de Sablé pour tout ce qui venait d'outre-Pyrénées était tel qu'il suscitait les railleries de ses amis, car cette hispanophilie profonde, qui l'habitait toute entière, ne se réduisait pas à un éphémère enthousiasme de jeunesse. La Rochefoucauld écrivait à la marquise à propos de Gourville qui faisait un voyage dans le Midi, vers 1660 : « Je suis mesme fasché qu'il n'ait rien remarqué de vos bons amis les Espagnols quy les face juger dignes de l'estime que je vous ay veu en faire »³⁴. Retenons surtout le témoignage de Conti, vers 1655, alors que ce dernier commandait l'armée française de Catalogne : « Vous irés croire (vous qui n'estes pas encore désabusée des Espagnols) qu'on est trop heureux d'estre en leur pays...mais vous suspendrés peut estre vostre jugement lorsque ie vous auray dit (moy qui l'éprouve tous les iours) que vous n'avez qu'à ramasser toutes les idées que vous vous estes iamais formées a leur avantage et prendre le contrepied de tout cela pour trouver la vérité... Au

reste, si vous allés m'opposer les beautés que contiennent leurs livres, ie vous diray que ceux qui les ont fait sont morts, et qu'assûrement les vivans de ce païs n'en feroient pas de si beaux... Je vous assure donc, Madame, que les Espagnols ne sont rien moins que galans et spirituels... »³⁵. Nous pouvons mesurer ici toute la distance qui séparait un militaire accoutumé aux horreurs de la guerre d'une femme du monde qui n'avait pratiquement jamais voyagé et qui se faisait du peuple espagnol une image idéalisée, à travers quelques unes de ses lectures.

LA PERSÉCUTION DE PORT-ROYAL; RÔLE DE MME DE SABLÉ. LA FIN

Qu'il me soit permis de revenir un peu en arrière : Le cardinal Mazarin n'avait guère d'appétence pour les querelles théologiques et il n'aurait guère manifesté d'animosité à l'égard du jansénisme, qualifié par certains de « calvinisme rebouilli », s'il n'avait vu en lui un foyer de trouble pour le royaume et une sorte de parti d'opposition à sa politique³⁶. Mazarin et Richelieu, même combat ! Certes, le pape avait condamné les cinq propositions extraites de Jansénius, dans une bulle acceptée par le Clergé de France, mais celui-ci refusa ensuite, au nom des libertés gallicanes, de signer le formulaire qu'on voulait lui imposer; Arnaud, qui s'obstinait lui aussi dans son refus, inventa le subtil distinguo du fait et du droit ; en outre les débats théologiques avaient quitté l'enceinte de la Sorbonne pour gagner les cercles lettrés et les ruelles ; le succès foudroyant des Provinciales en avaient encore amplifié l'audience ; sans être frondeurs par principe, les jansénistes recrutaient leurs meilleurs éléments dans la haute aristocratie et surtout les membres du Parlement dont on connaît le comportement pendant la Fronde. Dans la querelle janséniste, en définitive, le politique rattrapa bien vite le religieux. Mais la persécution ne faisait pas partie des principes de gouvernement de Mazarin ; c'est le jeune Louis XIV qui en décembre 1660, informa les représentants du Clergé de

son intention d' « exterminer entièrement le jansénisme »³⁷. Les religieuses, sous la houlette de la Mère Agnès, se montraient toujours intransigeantes sur la question du Formulaire. Quelques mois après la mort du cardinal, la foudre s'abattit sur Port-Royal : en juillet 1661, le lieutenant civil et le procureur du roi vinrent perquisitionner chez Mme de Sablé et les autres personnes logeant dans le monastère, à six heures et demie du matin ; on ferma les portes de communication qui paraissaient suspectes, on alla jusqu'à fermer l'accès à la tribune d'où la marquise pouvait assister aux offices. Emue par la détresse de Mme de Sablé pour qui elle éprouvait une réelle affection, la reine ne parvint pas à fléchir la volonté du roi : les ordres furent exécutés³⁸. La marquise s'employa alors, autant qu'elle le put et selon son habitude, à rechercher des solutions pour concilier les parties contraires. En vain, car le dialogue qui s'instaura notamment entre Antoine Arnauld et l'évêque de Comminges ne devait pas aboutir. Les persécutions reprirent avec la nomination du nouvel archevêque de Paris, Hardouin de Beaumont de Péréfixe. Douze religieuses, dont la mère Agnès, furent excommuniées le 21 août 1664, puis dispersées *manu militari* quelques jours plus tard. L'année suivante toutes celles qui refusaient de signer furent regroupées aux Champs, tandis que le couvent parisien accueillait les religieuses acquises à la cause du formulaire. La marquise continuait inlassablement son travail de médiatrice ; elle s'attira de vives critiques de la part de ses amis persécutés qui lui reprochaient ses compromissions avec les sœurs infidèles, pire encore avec le Père Chamillard, nommé confesseur de Port-Royal par l'archevêque de Paris. Selon le Père Rapin, « on l'accusait de n'être pas assez partiale ny assez déclarée »³⁹. La Mère Agnès et plus encore la mère Angélique de Saint-Jean lui en tinrent rigueur, Arnauld d'Andilly faillit même se brouiller avec elle. Cependant il n'était pas dans la nature de la marquise de Sablé de se fâcher et de rompre avec qui que ce fût. Si elle s'accommodait assez bien de la nouvelle situation, dans

le couvent du faubourg Saint-Jacques, elle ne cessait pas pour autant de correspondre avec les religieuses fidèles, reléguées aux Champs, ni de prendre part aux négociations en leur faveur. En 1667, elle s'entremet pour tenter de réconcilier le Saint-Siège avec les quatre évêques irréductibles d'Alet, de Pamiers, de Beauvais et d'Angers et seconda activement la duchesse de Longueville dans les négociations qui aboutirent à la paix de l'Eglise, en 1668. Elle quitta pendant quelque temps sa demeure parisienne pour vivre chez son frère, le commandeur de Souvré, puis, après la mort de ce dernier, en 1670, revint s'installer définitivement à Port-Royal. C'est là que se déroulèrent les dernières années de son existence, un peu assombries par de nouvelles difficultés. En 1672 elle se plaignait à Gourville de ne plus avoir ni portier ni laquais et de ne pouvoir lui offrir qu'un dîner « fort chétif »⁴⁰. Elle ne quittait plus sa chambre mais l'auteur du « Recueil de choses diverses », qui écrivait en 1670-1671, nous dit que la marquise était « l'oracle que toute la Cour consulte... l'arbitre de toutes les pièces d'esprit »⁴¹. Elle continuait d'accueillir beaucoup de monde, le Prince de Conti, La Rochefoucauld dont elle relisait les « Mémoires » et les « Maximes », Mlle de Montpensier, Mme de Lafayette, Antoine Arnaud, Arnaud d'Andilly, Paul Pellisson, Bossuet ou encore le Père Rapin qui tomba lui aussi sous son charme: « elle aimait le monde, écrit-il, la compagnie, les conversations de bel esprit, les beaux ouvrages, sur quoi elle prenait grand plaisir d'être consultée ; elle voulait qu'on la considérât, et elle n'aimait rien tant que d'être visitée, estimée, recherchée de tous ceux qui avaient de la réputation... Elle était une des femmes des plus accomplies et des plus extraordinaires de ce siècle »⁴². La marquise s'éteignit le 16 janvier 1678, âgée de soixante-dix-neuf ans; par humilité elle avait demandé dans son testament à être enterrée dans le cimetière de la paroisse Saint-Jacques-du-Haut-Pas, « comme une personne du peuple, sans pompe et sans cérémonie ».

Il nous reste encore un peu de temps pour éclairer, ne serait-ce que d'une manière superficielle, les rapports de Mme de Sablé avec la préciosité, avec le jansénisme, et pour dire en terminant quelques mots sur l'auteur des Maximes.

LA MARQUISE DE SABLÉ, « LA PLUS AUTHENTIQUE DES PRÉCIEUSES »

Si la préciosité, d'un point de vue historique, a été un phénomène social qui s'est formé au cours du deuxième et du troisième quarts du XVII^e siècle pour atteindre son apogée vers les années 1650-1660, selon la chronologie de Roger Lathuillère⁴³, mais qui s'est prolongé, en réalité bien au-delà de ces dates, si la préciosité se caractérisait par une volonté de recherche et de raffinement dans les goûts, les manières et la conversation, d'abord au sein d'une élite aristocratique, puis dans un cercle un peu plus large, si la préciosité enfin, nous apparaît comme un mouvement conduit par les femmes qui revendiquaient le droit à la réussite personnelle, au savoir, à la connaissance mais surtout à une reconnaissance de la part des hommes, alors la marquise de Sablé fut une précieuse, dans la meilleure acception de ce terme, « la plus authentique des précieuses »⁴⁴, selon Jean Lafond. Tous les auteurs, néanmoins, ne partagent pas le même avis, certains ne voyant qu'un mythe dans le phénomène précieux. Mme de Sablé a pleinement incarné, à mes yeux, cette quête de gloire féminine, cette sociabilité, cette galanterie, cette délicatesse des sentiments, ce goût pour les conversations de bon aloi et à l'inverse ce dégoût de la vulgarité qui constituaient autant de qualités réunies en une seule et même personne et que ses contemporains louaient de façon unanime. Savante sans verser dans le pédantisme, précieuse sans tomber dans le ridicule, elle suscitait l'admiration croissante de Chapelain qui écrivait au marquis de Montausier : « son esprit se raffine de jour en jour jusqu'à donner de

l'estonnement »⁴⁵. Nous l'avons vu : son salon, qu'il fût situé place Royale ou faubourg Saint-Jacques, attirait un groupe d'hôtes, de visiteurs réguliers ou occasionnels, tous de grande qualité ; ici se retrouvaient, au lendemain de la Fronde, les amis d'autrefois, les amis de Port-Royal et les nouveaux venus, d'horizons très divers, de confessions ou de tendances différentes, jésuites, protestants, anciens frondeurs, médecins, scientifiques et lettrés, membres de la Cour. Ces quelques dizaines de personnes qu'aucune institution universitaire ou ecclésiastique n'auraient mis en présence, note justement Jean Lesaulnier⁴⁶, se retrouvaient sous la houlette d'une grande dame, dans un cercle à la fois très ouvert au monde et situé à l'intérieur d'un enclos conventuel, celui de Port-Royal de Paris. Ils prenaient tous plaisir à partager avec leur hôtesse cet art de la conversation auquel Benedetta Craveri a dédié un ouvrage plein de finesse qui « raconte [je la cite] l'histoire d'un idéal, le dernier idéal dans lequel la noblesse française de l'Ancien Régime put se reconnaître pleinement, et qui lui permit une dernière fois de se présenter comme l'emblème et le modèle de la nation tout entière. Un idéal de sociabilité sous le signe de l'élégance et de la courtoisie, qui opposait à la également logique de la force et à la brutalité des instincts un art de vivre ensemble fondé sur la séduction et sur le plaisir réciproque »⁴⁷. Mais la marquise a su donner aussi tout son éclat au genre épistolaire, comme l'attestait déjà la Grande Mademoiselle dans l'« Histoire de la Princesse de Paphlagonie ». Mme de Sablé et la comtesse de Maure, qui s'écrivaient plusieurs fois par jour, ont même lancé la mode du billet, sorte de missive courte, spontanée, sans en-tête ni formule de politesse, qui était comme le prolongement naturel de leurs conversations ; en 1675, Gilles Ménage, dans ses « Observations sur la langue française », n'hésitait pas à faire référence aux deux amies, lorsqu'il affirmait de façon péremptoire : « S'écrire par billets est une chose fort commode, et qui a été introduite depuis trente ou quarante ans par Madame la marquise de Sablé

et par Madame la comtesse de Maure »⁴⁸. Les conseils qu'elle donnait aux traducteurs qui lui soumettaient leurs travaux, tel Arnould d'Andilly, ou aux auteurs dont elle relisait les œuvres, tels La Rochefoucauld ou le prince de Conti, les relations qu'elle entretenait avec ces messieurs de l'Académie, le soin qu'elle apportait à exprimer ses propres idées ou sentiments montrent sans conteste le rôle qu'elle a pu jouer dans les progrès de la langue française, même si celle-ci n'a pu intégrer finalement dans son vocabulaire le joli mot de « quitterie »⁴⁹ qu'elle avait créé pour désigner la fin d'une liaison ! Au sein de la constellation précieuse, Mme de Sablé a elle aussi participé à l'émergence et au triomphe du classicisme.

LA RELIGION DE LA MARQUISE DE SABLÉ

Mais que fut-elle, au juste : précieuse ou pénitente ? Ou bien les deux à la fois ? On ne saurait minimiser son inquiétude religieuse, on ne saurait douter de la sincérité de sa conversion ni de son attachement grandissant à l'égard du couvent de Port-Royal ; « doctissime dans les passions, les dégoûts, les instances et les fourberies du monde »⁵⁰, ainsi que la qualifiait la Mère Angélique Arnaud, la marquise éprouva le désir, dès les années 1640, de s'éloigner de la société des hommes qui l'avait parfois déçue ou blessée et dont elle fuyait l'hypocrisie mais dont elle ne pouvait se passer. Sa conversion n'a pas été soudaine ni brutale ; Mme de Sablé évolua intérieurement, à son rythme, sans renier ou brûler ce qu'elle avait adoré, sans adopter un nouveau mode de vie qui eût été en rupture totale avec ce qu'elle avait vécu. Sincèrement religieuse, elle n'eut pas cependant le courage de se détacher de la vie profane, car « s'il faut, disait-elle, une grâce pour quitter le monde, il n'en faut point pour le haïr »⁵¹. Elle sembla attirée, en 1667, par l'idée d'une retraite absolue, reprochant même à Mme de Longueville, qui avait conçu un

projet semblable, de ne pas lui en avoir fait part ; celle-ci l'en dissuada, n'ayant jamais considéré « comme une chose praticable » que son amie pût se déterminer un jour « à exécuter une résolution qui a l'air de se mettre dans son tombeau ». Et elle ajoutait, pour dessiller les yeux de la marquise : « Ne vous trompez pas vous-même et ne pensez pas de vous des choses incroyables »⁵². En décidant de s'installer auprès des religieuses de Port-Royal, Mme de Sablé avait donc renoncé aux fêtes et aux divertissements mais non aux plaisirs de la société ; ce salon, qui réunissait des hommes et des femmes de cœur et d'esprit, donnait une place de choix aux questions religieuses et n'excluait pas un certain prosélytisme : un jour, Gilberte Pascal et le marquis de Sourdis tentèrent, sans succès, de convertir au catholicisme le protestant Antoine Menjot⁵³. Celui-ci ne devint catholique que bien plus tard, à la révocation de l'Edit de Nantes. Mais les portefeuilles du docteur Vallant conservent le procès-verbal d'une conférence qui eut lieu en 1663, entre le ministre Gasche et le Père Desmares, et devait aboutir à la conversion de la calviniste Mlle d'Aumale de Ventadour⁵⁴. Le salon de Mme de Sablé fut-il janséniste ? Sans doute ne pouvait-il se concevoir qu'au lendemain de la mort de Saint-Cyran, lorsqu'il fallut trouver un soutien dans l'opinion publique et notamment à la Cour. L'installation de la marquise à Port-Royal aurait fait, si l'on en croit le Père Rapin, « presque autant de jansénistes dans le grand monde et parmi les gens de qualité que le livre de l'évêque d'Ipres en avoit fait dans l'école et le cabinet »⁵⁵. Cependant Mme de Sablé ne réussit guère à rallier à la cause janséniste ni son amie la comtesse de Maure ni le marquis de Sourdis, encore moins Mme de Choisy. Elle s'efforçait de concilier la foi et la raison et se gardait toujours des positions extrêmes, s'attirant parfois de vifs reproches de la part de ses amis ; le jour où d'Andilly lui reprocha de s'être confessée au Père Chamillard, ennemi des jansénistes, elle se défendit contre toute accusation de lâcheté et rétorqua qu'il ne fallait pas traiter

la confession comme les affaires de ce monde : « Je vous assure que j'ai fort bien mis toutes choses à part et chaque chose en son lieu sans en blesser aucune »⁵⁶. Cette attitude traduit bien la nature profonde de la marquise de Sablé, non pas indécise, irrésolue, mais plutôt irénique, conciliante, se laissant guider plus volontiers par la raison que par la passion et soucieuse de trouver pour chaque cas une réponse appropriée.

LA MARQUISE DE SABLÉ, AUTEUR DES « MAXIMES »

Au cours de la première moitié du XVII^e siècle, la vie littéraire qui animait les salons fut rythmée de loin en loin par des poussées de fièvre collectives : il y avait eu la journée des madrigaux chez Mlle de Scudéry ou encore la mode des portraits, autour de Mademoiselle, fille de Gaston d'Orléans ; le salon de la marquise de Sablé s'illustra d'une autre manière en servant de cadre à l'éclosion d'un genre qui n'était pas vraiment nouveau mais qui connut alors sa plus haute expression dans la littérature française de l'âge classique. Il ne s'agissait point d'un simple jeu de société destiné à tromper l'ennui de quelques habitués fidèles. Nous ne sommes ici ni dans un hôtel du Marais, chez Mlle de Scudéry, ni au Luxembourg, chez la Grande Mademoiselle, mais à Port-Royal, observatoire privilégié de la nature humaine. « Le rapport de la pensée avec la vie était jadis exprimé de façon parfaite par un mot dont on se servait pour désigner les idées dans ce qu'elles ont d'actif, et qui en elles justifie et anime une conduite. Le mot de « maximes » rendait bien l'aspect pratique, tendancieux, et en même temps la prétention à la généralité, de toute pensée morale »⁵⁷. Ces propos de Paul Bénichou, extraits de son livre « Morales du grand siècle » prennent dans notre contexte toute leur signification. Inauguré par La Rochefoucauld, qui entraîna immédiatement dans son sillage la marquise ainsi que l'académicien Jacques Esprit, le processus d'élaboration des

sentences commença dès 1657/1658 pour aboutir à la première édition des « Maximes » de La Rochefoucauld en 1665, à la publication de la « Fausseté des vertus humaines » en 1677, et l'année suivante, à l'édition posthume des « Maximes » de Mme de Sablé auxquelles l'abbé d'Ailly avait joint ses propres « Pensées ». Au-delà de leurs différences, ces ouvrages prenaient leur source dans un véritable travail collectif qui permettait à chacun d'écrire, de donner son avis, de relire la copie des autres et de revoir sa propre copie. Les maximes de la marquise, beaucoup moins nombreuses que celles de La Rochefoucauld (81 maximes contre un peu plus de 500), moins bien ciselées sans doute que celles de son ami dont elle reconnut très vite la supériorité, ont fait l'objet de multiples études. Dès 1911, Victor Bouillier mettait en évidence les emprunts faits par Mme de Sablé à un ouvrage espagnol, l'*Oráculo manual* de Baltasar Gracián, publié pour la première fois à Huesca, en 1647⁵⁸. Cette filiation directe entre le jésuite aragonais et la marquise a été confirmée par Graydon Hough⁵⁹, en 1936, Louis van Delft⁶⁰, en 1983, Harald Wentzlaff-Eggebert⁶¹, en 1991 et plus récemment encore par Benito Pelegrín qui a traduit en 2005 l'ensemble des traités politiques, esthétiques et éthiques du jésuite espagnol⁶². Il ne nous importe guère de savoir si Mme de Sablé a emprunté le cinquième ou les deux tiers de ses maximes à Baltasar Gracián. Mais nous ne manquerons pas d'observer, en revanche, qu'elle a lu dans le texte original l'un des écrivains les plus difficiles de toute la littérature espagnole. Il fallut attendre en effet 1684 pour voir paraître la première traduction française de l'« Oracle manuel », sous le titre de l'« Homme de cour », grâce à Amelot de la Houssaye qui n'hésita pas à consulter des éditions italiennes pour traduire un auteur réputé « abstrait, inintelligible et, par conséquent, intraduisible »⁶³. Soulignons ensuite, avec Wentzlaff-Eggebert, que les maximes de Mme de Sablé, malgré l'ombre portée de Montaigne, malgré l'influence de Gracián et de La Rochefoucauld, ne doivent pas être considérées comme une

œuvre mineure et dépourvue d'originalité, une sorte de pâle reflet des grands auteurs moralistes qui leur ont servi de modèle⁶⁴. En outre la comparaison minutieuse des maximes composées par la marquise et les autres « sentencieux » laisse entrevoir des différences fondamentales, même si la forme du discours plaide en faveur d'une indéniable parenté et laisse apparaître de troublantes ressemblances. La cinquante-neuvième maxime, par exemple, qui vient en droite ligne des « Essais » de Montaigne, concerne la recherche de la vérité : celle-ci, pour Montaigne, ne peut jaillir qu'à la suite d'un dialogue constructif permettant la confrontation d'idées contraires. Mais là où Montaigne se contente de ramener le débat aux limites exigües de son propre jugement, la marquise de Sablé, pour sa part, présente la même idée comme une vérité admise universellement et qu'il n'est donc pas nécessaire de fonder sur l'expérience personnelle. Elle énonce une maxime au sens strict de ce terme. Wentzlaff-Eggebert montre clairement que Mme de Sablé ne suit pas ici Montaigne, pas plus qu'elle n'épouse ailleurs le style du jésuite espagnol qui semble donner bien souvent des conseils cyniques à tous ceux qui aspirent à la réussite sociale dans le théâtre du monde⁶⁵. Un dernier mot enfin à propos de la célèbre maxime sur la comédie, celle qui porte le numéro 81, longtemps attribuée à Pascal ; elle a été justement restituée par Louis Lafuma à la marquise de Sablé qui avait dû la soumettre à l'auteur des « Pensées » de même qu'elle l'avait envoyée à plusieurs autres destinataires dont Arnauld d'Andilly et la princesse de Guéméné qui l'en ont d'ailleurs remerciée et complimentée⁶⁶.

Je citerai, en guise de conclusion, la troisième maxime de Mme de Sablé : « Au lieu d'être attentifs à connaître les autres, nous ne pensons qu'à nous faire connaître nous-mêmes. Il vaudrait mieux écouter pour acquérir de nouvelles lumières que de parler trop pour montrer celles que l'on a acquises »⁶⁷ !

Conférence prononcée lors de l'assemblée générale de la Société des Amis de Port-Royal le 16 janvier 2009

NOTES

- 1-Victor COUSIN : *Madame de Sablé*, 1882, p. 13
- 2-*Ibidem*, p. 11
- 3- Dessin conservé au Musée du Louvre.
- 4- TALLEMANT DES REAUX : *Historiettes*, éd. par Antoine ADAM, Paris, 1960, notes, p. 1147
- 5- *Ibidem*, notes, p. 1151
- 6- *Ibidem*, p. 514
- 7-Vaincu à la bataille de Castelnaudary, Henri II de Montmorency (1595-1632) fut décapité à Toulouse le 30 octobre 1632 pour avoir voulu soulever le Languedoc en faveur de Gaston d'Orléans.
- 8- TALLEMANT DES REAUX, *Historiettes*, p. 515 et notes, p.1147. Cette fille serait devenue religieuse, dans le couvent de Port-Royal.
- 9- Jean CHAPELAIN, *Lettres*, éd. par TAMIZEY DE LARROQUE, Paris, 1880, p. 463.
- 10- Victor COUSIN, p. 35
- 11- *Ibidem*, p. 80.
- 12- Joseph-Georges-André CRUSSAIRE : *Un médecin au XVII^e siècle, le Docteur Vallant ; une malade imaginaire, Madame de Sablé*, Paris, 1910.
- 13- TALLEMANT DES REAUX, *Ouvrage cité*, p. 517
- 14- Philippe SELLIER, *La névrose précieuse : une nouvelle Pléiade, dans : Essais sur l'imaginaire classique*, Paris, 2003, notamment p. 234
- 15- Pierre GOUBERT, *Splendeurs et misères du XVII^e siècle ; Louis XIV et vingt millions de Français*, Paris, 2005, p. 505
- 16- Nicolas IVANOFF, *La Marquise de Sablé et son salon*, Paris, 1927, p. 62
- 17-*Ibidem*, pp. 62-63
- 18- Victor COUSIN, pp. 52 et suivantes.
- 19- *Ibidem*, p. 54, et aussi : Nicolas IVANOFF, *Ouvrage cité*, p. 36
- 20- Victor COUSIN, p. 60
- 21- *Ibidem*, p. 95 et suivantes ; Nicolas IVANOFF, *Ouvrage cité*, pp. 65 et suivantes.
- 22- Jean MESNARD, *La construction de Port-Royal de Paris*, dans : *Un lieu de mémoire : Port-Royal de Paris*, Paris, 1991, p. 225
- 23- Nicolas IVANOFF, p. 68
- 24- Benedetta CRAVERI, *L'âge de la conversation*, Paris, 2002, pp. 129-130

- 25- Victor COUSIN, pp. 101 et suivantes. Nicolas IVANOFF, pp. 89 et suivantes. Benedetta CRAVERI, pp. 131 et suivantes.
- 26- Jean LAFOND, *Madame de Sablé et son salon*, dans : *L'Homme et son image ; morales et littérature, de Montaigne à Mandeville*, Paris, 1996, pp.258 et suivantes ; Jean LESAULNIER, *Conversations chez Madame de Sablé*, dans : *Images de Port-Royal*, Paris, 2002, pp. 189 et suivantes.
- 27- SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, Paris, 2004, tome II, p. 37-38
- 28- Victor COUSIN, pp. 13-14
- 29- Vincent VOITURE, *Œuvres*, éd. par M. A. UBICINI, Paris, 1855, tome I, p. 177. Il apprit en effet, sur le chemin du retour, à Lisbonne, que Mlle de Rambouillet avait accordé *el precio de más galán al rey Chiquito* .
- 30- Georges COLLAS, *Un poète protecteur des lettres au XVII^e siècle : Jean Chapelain (1595-1674)*, Paris, 1912, pp. 163-164. Jean CHAPELAIN, *Lettres*, tome I, p. 415 (lettre du 17 avril 1639).
- 31- Par exemple : le Sieur de CAILLERE, *Traicté de la fortune des gens qualité...*, Paris 1658, p. 278 ; François de GRENAILLE, *L'Honneste garçon*, Paris, 1642, pp. 134-135 ou encore Nicolas FARET, *L'Honneste homme*, Paris, 1630, p.65
- 32- SCARRON, *Œuvres complètes*, Paris, 1786, tome I, p. 203
- 33- *Dictionnaire de Port-Royal*, Paris, 2004, article Claude LANCELOT, p. 583
- 34- BNF, portefeuille VALLANT, ms. fr. 17045, f° 115-116
- 35- *Ibidem*, f° 296. Publiée par Nicolas IVANOFF, p. 42
- 36- Claude DULONG, *Mazarin*, Paris, 1999, pp. 223-244; Simone BERTIERE, *Mazarin, le Maître du jeu*, Paris, 2007, chapitre seize, pp. 481-511
- 37- Claude DULONG, p. 244
- 38- Victor COUSIN, p. 200 ; Nicolas IVANOFF, pp. 69-70
- 39- Jean LAFOND, p. 251
- 40- Jean LAFOND, p. 255
- 41- Jean LESAULNIER, *Port Royal insolite, d'après le Recueil de choses diverses*, dans : *Revue des sciences religieuses*, Université des sciences humaines de Strasbourg, janvier 1998, N° 1, pp. 56-57.
- 42- Jean LESAULNIER, *Conversations chez Madame de Sablé*, p. 183.
- 43- Roger LATHUILLERE, *La Préciosité : étude historique et linguistique*. Tome I : *Position du problème ; les origines*, Genève, 1966.
- 44- Jean LAFOND, p. 251
- 45- Benedetta CRAVERI, p. 120
- 46- Jean LESAULNIER, *Conversations chez Madame de Sablé*, p. 193
- 47- Benedetta CRAVERI, *Avant-propos*, p. 9

- 48- *Ibidem*, pp. 126-127.
- 49- Philippe SELLIER, « *Se tirer du commun des femmes* » : la constellation précieuse, dans : *Essais sur l'imaginaire classique*, Paris, 2003, p. 203
- 50- Nicolas IVANOFF, p. 69
- 51- Benedetta CRAVERI, p. 130
- 52- Jean LAFOND, p. 263
- 53- Jean LESAULNIER, *Conversations chez Madame de Sablé*, p. 192.
- 54- Nicolas IVANOFF, p. 100.
- 55- Jean LAFOND, p. 254
- 56- *Ibidem*, p. 264 et Benedetta CRAVERI, p. 109
- 57- Paul BENICHOU, *Morales du Grand Siècle*, Paris, 1948, p. 219
- 58- Victor BOUILLIER, *Notes sur l'Oráculo Manual de Balthasar Gracián*, dans : *Bulletin hispanique*, tome XIII, 1911, pp. 316- 336
- 59- Graydon HOUGH, *Gracian's Oráculo Manual and the Maximes of Madame de Sablé*, dans : *Hispanic Review*, 1936, pp. 38-48
- 60- Louis VAN DELFT, *Madame de Sablé et Gracián* , dans : *Saggi e ricerche di letteratura francese*, 22, 1983, pp. 267-285
- 61- Harald WENTZLAFF-EGGEBERT, *Montaigne, Gracián, La Rochefoucauld, La Bruyère et les Maximes de Madame de Sablé*, dans : *Le langage littéraire au XVII^e siècle ; de la rhétorique à la littérature*, Tübingen, 1991, pp. 181-193
- 62- Baltasar GRACIÁN, *Traité politiques, esthétiques, éthiques*, présentés et traduits par Benito PELEGRÍN, Paris, 2005
- 63- *Ibidem*, p. 53
- 64- Harald WENTZLAFF-EGGEBERT, p. 183
- 65- Baltasar GRACIÁN, *Traité...*, présentés et traduits par Benito PELEGRÍN, p. 43 et suivantes. Voir notamment, p. 43, note 34 : « Aux Etats-Unis, c'est un best-seller auprès des jeunes loups de la finance et des affaires » !
- 66- Blaise PASCAL, *Pensées sur la Religion et sur quelques autres sujets* ; avant-propos et notes de Louis LAFUMA, Paris, 1960, pp. 436-437
- 67- LA ROCHEFOUCAULD, *Réflexions ou Sentences et Maximes morales, suivi de Réflexions diverses et des Maximes de Madame de Sablé* ; édition présentée, établie et annotée par Jean LAFOND, Paris, 1976, p. 229



Château de Sablé-sur-Sarthe construit pour Jean-Baptiste Colbert de Torcy (première moitié du XVIII^e siècle).



Le château médiéval, tel que l'a connu la marquise de Sablé
(dessin du XVII^e siècle).